

Sofilm

Jeff Goldblum

"LES SCIENTIFIQUES
SONT COOLS !"

Armageddon Time

EXCLUSIF : EN TOURNAGE
AVEC JAMES GRAY

Figurants à tout prix

LE BUSINESS DES
PETITES ANNONCES

Ovidie

KECHICHE, MALE
GAZE & CINÉMA BIS

De Cimino à
The Big Lebowski...

Jeff Bridges

Portrait ultime du roi du cool

88.72K - 0511045

91 MAI - JUIN 2022

L 14719 - 91 - F. 7,50 € - RD





CINEMA PURGATORIO

Depuis le début de l'invasion russe en Ukraine, un cinéma désaffecté de la capitale moldave Chișinău s'est transformé en centre d'accueil pour les réfugiés. Plongée dans ce lieu où se mêle aux souvenirs du septième art l'effroi de la guerre.

PAR ANNA HUOT ET APOLLINE GUILLEROT-MALICK - PHOTOS : APOLLINE GUILLEROT-MALICK

« J e commencerai par le commencement », pose Boris Gilca en observant fièrement son ouvrage. Là, entre les blocs de béton, une station-service et quelques terrains vagues, se dressent une dizaine de tentes et de préfabriqués, camouflant à moitié la devanture encore clinquante du cinéma Patria Lukoil. « Pendant trois jours et trois nuits, 200 volontaires ont travaillé sans relâche pour évacuer 11 camions de décombres et faire de ce lieu un centre d'accueil pour les réfugiés », poursuit-il d'une voix théâtrale. J'ai découvert un autre visage de notre population. » Une soixantaine d'années et le cheveu gris coupé au millimètre, ce membre du conseil municipal de Chișinău aime raconter cette histoire comme le récit d'un mythe fondateur. Passer une tête par l'entrebâillement de la porte corrobore son discours : les câbles pendouillant du plafond répondent au papier peint à motifs cache-misère appliqué sur les murs fatigués. Et pour cause, inauguré en 2001, le cinéma était à l'abandon, occupé par des squatteurs depuis sa faillite en 2018. « L'extérieur était en parfait état, mais tout était détruit à l'intérieur », précise Boris Gilca. Au milieu de ce quartier résidentiel excentré, le ballet du début d'après-midi a débuté. Des mères, les mains chargées d'enfants et de sacs plastiques croisent poussettes et personnes âgées à la démarche hésitante. Devant les préfabriqués, les nouveaux arrivants attendent en ligne. Il leur suffirait de lever la tête pour plonger quelques années en arrière, apercevoir les lettres rouges dessinant les mots « Cinema 3D » et derrière les grands panneaux de communication de la mairie de Chișinău, des restes d'affiches aux couleurs fanées : un Pixar (*Les Indestructibles*) et un Marvel (*Ant-Man et la Guêpe*). Tous deux remontent à l'année où les projecteurs se sont définitivement éteints après dix-sept ans de bons et loyaux services. Ici, la programmation était dédiée aux blockbusters hollywoodiens, traduits en russe, l'une des deux langues officielles en Moldavie, avec le roumain. Aujourd'hui, l'entrée menant aux 400 fauteuils de la salle est bloquée par un cadenas sur une porte en bois aggloméré : « trop détériorée pour accueillir les réfugiés », si l'on en croit la mairie. Dans les années 2000, le bâtiment était

un des hauts lieux de divertissement de la capitale moldave. Un bowling, plusieurs restaurants de « cuisines du monde » et une salle de projection constituaient un des complexes de la chaîne de loisirs Patria. « On y allait souvent avec ma fille quand elle avait 3 ans. C'était un endroit très accueillant, se souvient Valeria, une ancienne habituée. Les jours de semaine, on pouvait facilement trouver un ticket avant la projection du soir, mais les week-ends,

« IL EST ARRIVÉ AVEC SA MÈRE, SA GRAND-MÈRE ET SES ONZE CHATS. » « Cette pression financière est très préoccupante », lâche le conseiller municipal avant de s'interrompre quelques instants, le temps pour un garçonnet blond de lui sauter sur les genoux. « Mark ! », s'exclame-t-il avant de plaisanter un moment avec lui en ukrainien. « Pendant ses premiers jours ici, il était détruit émotionnellement. Il



À l'étage de l'ancien cinéma, un des dortoirs est dédié aux Ukrainiens d'origine azérie.

la salle affichait toujours complet. » « Moi, je me souviens surtout du resto à volonté, renchérit Boris Gilca. C'était unique ! » Le cinéma retrouve finalement une utilité le 25 février dernier, alors que les premiers Ukrainiens affluent en Moldavie. L'ancienne République soviétique, coincée entre la Roumanie et l'Ukraine, a ouvert ses frontières à près de 350 000 personnes sur les cinq millions ayant fui la guerre. 100 000 y demeurent encore, soit l'équivalent de 4 % de la population moldave. Dans ce pays le plus pauvre d'Europe, l'hébergement des réfugiés se heurte à un problème de fonds. Si quelques donations privées ont permis de financer en partie l'aménagement des centres d'accueil, 10 millions de lei (la monnaie moldave) soit 500 000 euros ont été déboursés par la mairie.

m'a dit : "Tu es mon papa maintenant", s'émeut-il derrière ses petites lunettes. Il est arrivé avec sa mère, sa grand-mère et ses onze chats. Elle ne voulait surtout pas s'en séparer. On a laissé les animaux dormir dans leur chambre pendant trois semaines, mais l'odeur était si terrible qu'on a dû les confier à un refuge. » Mark et sa famille occupent trois des 250 lits disponibles dans le centre. 70 étaient occupés début avril. En plus d'un logement, ils bénéficient de trois repas par jour ainsi que de services médicaux, sociaux et juridiques. Dans l'ancien restaurant brésilien, des lits de camp ont pris la place des tables. Un bénévole passe fièrement sa main sur les colonnes sculptées un brin kitsch, comme pour en souligner l'esthétisme. Micros en main, deux enfants chantent le tube espagnol « Despacito » en

tentant de rallier un groupe d'ados à leur chorégraphie. Quelques paires de chaussettes sèchent sur un radiateur à moitié dissimulé par un grand drapeau ukrainien. Posé par-dessus, un fanion couronné d'un croissant de lune, celui de l'Azerbaïdjan, indique le carré qui accueille les Ukrainiens d'origine azérie.

replonge dans sa vie d'avant, montre ses vidéos. La dernière en date documente sa fuite. Depuis, beaucoup de ses followers russes lui ont tourné le dos. « Ils me traitent de menteuse. Pourtant, on était amis », s'attriste-t-elle. Le moment de bascule, elle ne peut l'oublier. « Dans la nuit, mes colocos sont arrivés dans la

« ON SAIT QUE C'ÉTAIT UN CINÉMA, MAIS, NOUS, ON NE L'A JAMAIS CONNU... »

SANDA, RÉFUGIÉE UKRAINIENNE

Lorsqu'on demande pourquoi ils n'occupent pas les chambres de l'étage, Irina répond qu'ils « préfèrent vivre comme ça en communauté ». À côté d'elle, une jeune fille en survêtement noir, floqué d'un grand logo violet TikTok, acquiesce.

RÊVES BRISÉS

Visage rayonnant aux traits juvéniles, on lui donnerait à peine la vingtaine. Elle en a en réalité 26, mais répète à l'envi qu'elle veut rester adolescente dans sa tête. Efi vient de Kyiv. Il y a encore quelques semaines, elle habitait en coloco avec des amis au quinzième étage d'un immeuble résidentiel. « J'étais animatrice d'anniversaires, raconte-t-elle. Avant la guerre, j'avais tellement de rêves... Mais tout s'est évaporé. » Elle hésite, puis sourit. « Mes rêves ? Je voulais collaborer avec des tiktokeurs connus, même des Russes ! » Saisissant son portable, elle se

chambre et m'ont dit : "Réveille-toi, la guerre commence." J'ai pris un sac en plastique, fourré quelques affaires dedans, et je suis partie. » Elle rejoint alors sa famille à Dnipro, au sud-est de la capitale, puis décide de venir en aide à une connaissance handicapée de ses parents. « J'ai traversé toute l'Ukraine avec elle pour l'amener en lieu sûr, ici en Moldavie. »

Une traversée qui n'est pas sans danger, raconte Olga. À ses côtés, sa fille Tatiana, une adolescente de 16 ans, peine à sourire sous sa capuche lapin, reconnaissable aux oreilles bleues qui en dépassent. La famille, originaire de Kherson, a mis trois jours avant de réussir à quitter l'Ukraine. Avec un enfant en situation de handicap, le père n'est pas soumis à la mobilisation militaire générale et a pu les accompagner. « On a vu des cadavres partout, même dans les voitures », décrit



Olga de sa voix enrouée, comme si elle avait trop crié. À chaque contrôle, des centaines de voitures et des heures d'attente. « Les Russes vérifiaient tous les véhicules. On a vu des gens se faire déshabiller par des soldats qui voulaient s'assurer qu'ils n'avaient pas d'arme. » Au moment de traverser le quatrième et dernier checkpoint, un militaire russe les avertit : partez et vite. « Alors on a mis les gaz. Derrière nous, on a vu une fontaine de lumière. C'était un bombardement », retrace Olga. Le traumatisme de la guerre n'est jamais très loin. « Hier, il y a eu des feux d'artifice, comme souvent à Chişinău. On a eu peur du bruit, raconte-t-elle encore. C'est quand on a vu les familles marcher dans les parcs alentour, comme si de rien n'était, qu'on a eu une retombée d'adrénaline. »

Désormais, elle et sa famille tentent de retrouver une vie normale dans le centre. Ils sont hébergés dans une des chambres individuelles à l'étage. « Ce matin, je me suis même teint les cheveux », rigole-t-elle, attrapant une des mèches blondes qui dépasse pour la remettre derrière son oreille. Efi, elle, ravive sa fibre sociale. « Parfois, il y a des gens qui viennent avec des guitares, alors on chante ensemble. En ce moment, je veux organiser un concert pour les réfugiés du centre. » Il faut dire que le lieu s'y prête. Au rez-de-chaussée, après un long couloir où subsiste encore une vieille affiche déchirée de *Basic Instinct 2*, s'ouvre le réfectoire.



Au milieu de l'entrepôt, deux anciennes affiches de cinéma observent les bénévoles s'affairer.

« Avant, c'était une salle de karaoké », explique Andreï. Cet ancien prof de boxe, devenu bénévole, monte sur l'estrade, mimant un chanteur, cramponné à son micro. On s'y croirait presque, sous la lumière blafarde des néons et le regard des poneys en plastique, disposés dans un coin de la pièce réservé aux enfants. Mais les paroles de chansons ont laissé la place à d'autres textes : des mots d'espoir et d'encouragement, dont les caractères cyrilliques biscornus trahissent la plume des bambins. « Tu as le droit de crier. Tu as le droit de pleurer. Mais ne baisse jamais les bras », peut-on lire sur l'un. Sur les autres, inscrits dans des cœurs, une multitude de petits messages : « Vive l'Ukraine », « Tout ira bien », « Soyez forts »...

Pour venir en aide aux réfugiés, environ 200 volontaires se relaient toute la journée. À l'arrière du bâtiment, l'ancien restaurant japonais a été transformé en entrepôt. Les étagères débordent de produits alimentaires, de couvertures et

de couches. Sur les murs vert pomme, deux affiches de comédies américaines sont encore maintenues par de gros morceaux de scotch : *Le Nouveau Stagiaire* et *Vive les vacances*. « On sait que c'était un cinéma, mais nous on ne l'a jamais connu », rigole Sanda, sous les regards de Robert De Niro et Anne Hathaway, dont la robe écarlate et le sourire éclatant détonnent un tantinet. Cette lycéenne de 16 ans vient tous les jours après ses cours pour distribuer des produits de première nécessité aux réfugiés ukrainiens de passage. Plus loin, assis à une petite table qui lui sert de bureau, Vladimir Rijcoe, le responsable de l'épicerie, lui-même marié à une Ukrainienne, compte les allées et venues. « Cette famille qui vient de repartir a traversé toute l'Europe avant d'arriver ici. Elle est partie de Donetsk (région séparatiste à l'est de l'Ukraine, ndr) puis est allée à Moscou, a rejoint les pays baltes, la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie, et enfin la Roumanie jusqu'en Moldavie. » Un long périple, dont ils ignorent encore la date de

fin. Ici, tous les espoirs sont tournés vers l'Ukraine. « Moi, je suis confiante, j'attends la fin de la guerre », déclare Olga. Pourtant, tous les jours, elle construit un plan de secours. « Si dans deux semaines, ce n'est pas terminé, nous partirons en Autriche ou alors au Canada. Nous avons des proches là-bas. »

Continuer de fuir ? Pas question, répond Efi. Le ton n'a plus rien d'enfantin. « Maintenant, je peux mourir pour mon pays. » Alors, elle en est sûre : dès que son amie pourra rejoindre l'Azerbaïdjan, elle, elle montera dans un bus retour. Direction Dnipro. « Ma mère, mes deux frères et mon père y sont encore. Ils disent : "C'est notre maison, nous resterons ici." Je veux y retourner. » C'est comme ça, elle ne l'explique pas. Une certitude apparue dès le premier jour des bombardements. Comme un « dé clic », que « vous ne pouvez très certainement pas comprendre », lâche-t-elle, un sourire triste figé sur ses lèvres. •

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR A.H. ET A.G.-M.

